L'Essor "Notes sur Quelques Poètes. III. Armand Godoy"

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, L'Essor "Notes sur Quelques Poètes. III. Armand Godoy", 1928-10-15

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/08/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/francophone/items/show/2362

Informations générales

LangueFrançais
CoteNUM POE REV ES 1928-10-15 NSQP III Armand Godoy

Présentation

Date1928-10-15
GenrePresse (Article rédigé par l’auteur)
Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites. Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo. Contact : brakotomanga@gmail.com
Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par Xavier Luce Notice créée le 23/06/2016 Dernière modification le 01/09/2022

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2362?context=pdf

REVUE
DU
CERCLE LITTÉRAIRE DE PORT-LOUIS

Directeur-Administrateur : GABRIEL MARTIAL

Notes sur quelques poètes

—

III

—

ARMAND GODOY

à Jean Royère

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Nouveau-Continent envoie des poètes à la France. Toute découverte, toute conquête a toujours été suivie, — en ces pays comme partout ailleurs, — d'un épanouissement, d'une floraison de chants français. Plus j'avance dans la vie, plus ma curiosité s'approche du prisme qu'est la nouvelle génération poétique, et plus je suis ébloui de l'éclat de ses innombrables facettes : le spectre en est invariablement cette patrie intellectuelle jamais oubliée, Paris, et dont un peu de nous-même, pour peu que nous ayons abreuvé notre faculté sensitive à la source latine, a éternellement la nostalgie.

Connaissez-vous le beau poète égyptien Henri Thuile ? Avez-vous, certain soir, offert vos actes du jour sous la lumière paisible de sa *Lampe de terre** ? Il y a là ce tercet qui traduit éloquemment la tristesse de l'exil spirituel que mènent à travers le monde plusieurs frères... adultérins de Ronsard :

Mon âme qui naquit sur la terre latine
maintenant se retourne et pleure la patrie,
la patrie au doux nom que bordent les collines,

Mais revenons aux deux Amériques et à leurs poètes de langue française. Pour qu'il n'y ait point retrait de critique devant le géographe, contentons-nous de nommer Heredia, Laforgue, Lautréamont, Stuart Merrill, Vielé-Griffin et les derniers en date : Armand Godoy et l'étrange, le puissant Jules Supervielle.

Autant de noms, autant d'honneurs dans l'histoire littéraire.

Et que dire de tous les frères de couleur que Louis Morpeau a eu le temps de nous révéler avant de s'en aller, et des poètes du Canada qui chantent cette terre de neige merveilleusement décrite par Louis Hémon, sinon qu'ils perpétuent, hors du temps et de l'espace, les uns les traditions du XVIIIe siècle, et les autres celles du Romantisme ?

***

C'est justement par une petite suite de sonnets dédiés au souvenir d'Heredia que le nom d'Armand Godoy, en 1925, au Luxembourg, se révéla aux lettrés.

Heredia, nom inséparable de celui de Leconte de Lisle, donc du Parnasse. Son orfèvre, son joaillier. Charles Maurras et Daudet ont toujours été sévères pour l'un et pour l'autre, comme pour Henri de Régnier, issu pourtant en droite ligne de Moréas et de Baudelaire qu'ils n'ont jamais cessé d'ad-

* Bernard Grasset.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2362?context=pdf

mirer. Plusieurs jeunes poètes — et nous-même— les ont suivis dans cette injustice, encore que ceux-là n'aient point la logique de ceux-ci et ne jugent pas selon leur sagesse.

Il n'y a qu'un malentendu : la poésie somptueuse et tout extérieure d'Heredia avait sa raison d'être. Si le temps, classeur suprême des valeurs, en décide autrement maintenant, ce n'est pas pour prouver l'inanité de cette poésie, mais bien pour en dire, selon toute l'acception aussi bien profonde que courante du terme, la stérilité.

Poésie unique, en effet, que celle du grand Cubain ! Son seul défaut est d'être, par là même, prédestinée à n'avoir aucune génération, au risque de se défigurer et de lasser par son éclat insolite.

Il en est de même, en dépit de tout engouement, de celle du divin Mallarmé.

***

Dans sa seconde plaquette, *Chansons créoles**, Godoy, s'apercevant de ce péril, se délivre *apparemment* de l'influence première et a recours à Baudelaire.

Je dis bien *apparemment* puisque la nouvelle discipline n'a encore que figure d'échappatoire ici. Car si le poète, en descendant dans son propre cœur et en interrogeant le vrai point névralgique, extériorise la tristesse en des rythmes hardis, il n'en use pas moins d'une liberté admise en principe par Heredia.

N'est-ce pas l'auteur des *Trophées*, en effet, qui a dit : " Le vers polymorphe ! Mais l'alexandrin est le vers " polymorphe " par excellence ! Le poète qui sait son métier peut en varier les formes à l'infini, à l'aide de la brisure, de la césure et de l'enjambement. Nous pourrions en prendre dans Ronsard, dans Régnier, dans la Fontaine, dans Racine des exemples à n'en plus finir " ?

N'est-ce pas lui qui, à l'appui, cita les 27e et 28e vers de *Néère* :

Mon âme vagabonde à travers le feuillage frémira

et s'écria : "N'est-ce pas, pour un symboliste, un très beau vers de seize pieds ? Mais Chénier a écrit :

Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira.

" C'est un alexandrin avec un rejet de trois pieds ! "

Il ajouta : Le tout est de savoir s'en servir. Pourquoi donc allonger le vers à plaisir ? Et, notez-le bien, sans raison !" *

Question de forme donc, et de tradition. Question seulement de ne point bouger une chose de sa place : pur préjugé. Armand Godoy a eu l'audacieuse intelligence d'abattre ce mur inutile. Il y a réussi avec un rare bonheur :

Tu savais par instinct que la commune souffrance
Est la seule chose qui nous attache à la vie,
Et que pour bien goûter la douceur de l'espérance
Il nous faut le tourment d'une soif inassouvie.

***

La connaissance de Baudelaire devient une religion, une piété. Voici *Triptyque* et *Stèle pour Ch. Baudelaire*. Voici, enfin, en 1927, *Triste et Tendre*. Jean Royère, l'un de nos plus grands esthéticiens actuels, lui donna une très belle préface.

Qui, familier de la littérature dite "avancée", ne connaît pas Jean Royère ? Qui ignore son dévouement empressé, son grand cœur, son ardente amitié et, ce que ni l'un ni l'autre n'excluent mais plutôt aiguisent, sa belle lucidité ? Les services qu'il a rendus à la mémoire de J.-A. Nau et de G. Apollinaire, poètes pareillement délicieux et prodigieux jusque dans leurs irrégularités et fantaisies, ces services comptent parmi ceux qu'utiliseront, à n'en pas douter, les historiens des lettres à venir pour expliquer, faire aimer et comprendre notre premier quart de siècle.

Encore que je ne sois pas tout à fait de son avis sur la valeur, ou plutôt la réalisation exotique de *Triste et Tendre*, je ne résiste pas à l'enchantement de reproduire un passage de son avant-dire :

" La complexité de ce recueil apparaît encore dans son dessin rythmique. Différent en cela de la plupart des poètes qui vivent à présent, Armand Godoy compose symphoniquement. Il associe les formes métriques que les siècles ont élaborées pour nous et il

* *Les amis d'Edouard.*

* *Enquête sur l'Évolution Littéraire*, Jules Huret.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2362?context=pdf

organise ses pièces de vers. Il nous donne des "suites" qui se développent selon une progression ascendante ou descendante. Il y y a là un tact musical d'expression et un art de synthèse que je me plais à souligner."

Je ne sais rien de définitif à propos d'Armand Godoy et de ses créations.

***

L'année même parut chez Emile-Paul un autre recueil de poèmes, renfermant uniquement des transpositions musicales : *Le Carnaval de Schumann*.

Camille Mauclair, son préfacier, dit le motif de cette nouvelle œuvre, qui appartient au rang des "commentaires par le verbe" de la *Sonate à Kreutzer* insérés dans *Triste et Tendre*. Il initie aussi le lecteur à toute sa beauté. Mais c'est là beauté compliquée et qui, pour être bien dégagée des contingences — je veux dire de ses fards,— nécessite une autre connaissance. Or, il n'est pas donné à tout le monde de suivre les courbes de la musique instrumentale, ni encore moins d'en saisir la flexuosité faite verbe.

Explication ampoulée, malheureusement, qui veut servir une œuvre à prétention noble ! Mais comment en serait-il autrement : si je m'en passionne au plus haut point, il n'en est pas moins vrai que j'ignore tout de cet art et que je ne suis pas à même d'en dénouer la trame technique.

Expliquer l'Inconnu par le Connu... précepte de la trop bruyante Poésie Pure...

En 1925, j'ai bien moi-même essayé de transposer en vers mes sensations après avoir entendu successivement les *Adieux* de Beethoven et de Schubert. Des sensations, et c'était tout.

Armand Godoy, au dire de Camille Mauclair, procède autrement : *Il prend un morceau écrit pour le piano et tente de le récrire en mots. Plus encore, au dedans de ses versions, il conserve les variantes rythmiques correspondant, par l'assonnance, le rappel des rimes et la mobilité des césures, aux mouvements de la musique de Schumann.*

Condamner, au nom de l'incompréhension et de la non-connaissance, un pareil essai, et dire qu'il est simplement icarien, serait injuste. D'autant plus que ces recherches, bien que leur vraie destination nous échappe, nous auront valu d'autres merveilles.

Issue de la Musique, cette poésie nous la révèle. Sans doute pas selon les désirs et la volonté du poète, mais avec juste assez de nouveautés pour que nous applaudissions.

Lisez le premier quatrain de *Chiarina* :

Sur les feuilles moribondes et jaunâtres de l'automne
Passe un souffle nostalgique dont me grisent les murmures.
C'est la voix d'une fontaine langoureuse et monotone
Qui caresse de son aile les oiseaux et les ramures.

Si l'on compte sur les doigts, ces vers ont dix-neuf syllabes ; mais à les entendre, à les lire à haute voix, à les chanter pour ainsi dire, on en doute : la science des rythmes qu'a le poète, sa connaissance de la valeur des e muets, tout concourt à en faire de fort beaux alexandrins.

Et ceci, qui ferme le livre :

Hélas ! il reste encore une foule innombrable,
Une foule de nains bien plus laids que les grands :
Ceux qui dans le grenier de leur front misérable
Cachent des appétits profonds et dévorants.

Voici le quémandeur, la main toujours tendue.
On le croit tout d'abord facile à contenter.
Regardez son œil louche et sa bouche tordue :
Il mangerait vos cœurs pour mieux les exploiter.

La maîtresse servante et les amis perfides
Qui versent du poison dans la coupe de miel
Et, quand l'orage éclate en nos regards humides,
Dun long geste pédant nous montrent l'arc-en-ciel.

Voici le faux dévot, la femme acariâtre.
Tous les deux ont le même engoûment des sermons :
Comme les orateurs et les gens de théâtre,
Ils croient que la vertu dépend de nos poumons.
.....

Sus ! vite, mes amis ! Puis éteignons les lampes
Pour fuir le cauchemar de l'humaine laideur.
Je sens comme un bandeau de pourpre sur mes tempes
Et mes yeux sont sanglants de honte et de fureur ...

O poète naïf, regarde-toi dans une
Glace. La salle est vide et tu danses tout seul !
Ton visage sans masque a le teint de la lune
Et ton domino noir est blanc comme un linceul.

Quelle puissance dans le verbe et l'évocation ! On ne peut ne pas songer à Baudelaire, celui surtout des *Petites Vieilles*. Ne concevrait-on pas fort bien ces morceaux illustrés par un Daumier ou un Steilen ? Leur émouvante déformation, avec tout son fonds de

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2362?context=pdf

vérité humaine, en ressortirait plus douloureusement caricaturale.

***

*Hosanna sur le Sistre**, qui vient de paraître, est une belle réalisation.

Il s'ouvre par une émouvante invocation à Verlaine, dont voici le prélude :

Je t'apporte la tendre cadence
Des ruisseaux que tiédit le soleil,
Je t'apporte la brise qui danse
Sur des arbres toujours en éveil.

Je t'apporte les fleurs de mon île
Comme un fier et sauvage décor,
Je t'apporte l'ardeur juvénile
Des forêts qui sont vierges encor.

Je t'apporte mon cœur de poète
Qui connut ton pays d'autrefois
Dans une autre existence secrète
D'où je garde mon sistre gaulois.

Je t'apporte l'amour séculaire
Qui t'élève au zénith aujourd'hui
A côté de mon Dieu BAUDELAIRE
Sur l'abîme sans bords de ma nuit.

L'avant-dernier vers du morceau est significatif : Baudelaire est Dieu avec un grand *d*, le Baudelaire auquel le poète, sans le refaire mais par l'effet d'un vocabulaire et d'une sensibilité identiques, ressemble en des sonnets comme celui-ci :

C'est votre tour, sanglots ! Secouez les poitrines,
Les arbres de la plaine et les flots de la mer ;
Montez vers le foyer des étoiles divines
Et brûlez-y l'encens de votre chant amer.

Ah ! cette angoisse est tiède et ses douleurs mesquines.
Tout en le reniant notre corps nous est cher,
Il faut la croix, les clous, la couronne d'épines
Pour dissoudre en amour la misérable chair.

Je sais pourtant des peurs dont la détresse immense
Est digne d'attirer la céleste clémence :
Ils lui font des appels longs, poignants, étonnés,

Plus déchirants encor que les pleurs d'une mère,
Car ils sont plus exempts de haine et de colère.
— Les entends-tu, Seigneur, ces cris des nouveau-nés ?

Il rappelle aussi—effet de la nativité sans doute— son compatriote Supervielle :

I

Je rêvais que tu m'aimais
Depuis je rêve sans trêve,
Je ne reverrai jamais
Ce que j'ai vu dans mon rêve :

Plus profond que notre mer,
Plus vaste que notre plaine,
Le mystère de ma chair
Se fendant sous ton haleine ;

Les astres et les hiboux
Dansant avec tes paroles,
Et les soupirs des bambous
Peuplant l'air de lucioles ;

Des doigts d'ange ouvrant pour nous
Le livre qu'on allait lire,
Et le Remords, à genoux,
Dompté par notre délire ;

Cependant qu'un cri lointain
Faisait le tour de la terre
Pour arrêter le matin
Et dire aux morts de se taire.

II

Quand tes yeux font bondir ma détresse
Vers le lac que ne trouble aucun bruit,
Ton sourire ramasse et redresse,
Les décombres du temple détruit.

Tes cheveux précipitent dans l'ombre
Mon vieux cœur qui tombait de sommeil,
Mais tes pieds ont des rythmes sans nombre
Pour chanter le retour du soleil.

Sous ton front aux reflets tièdes d'ambre
Je devine le noir guet-apens,
Et ta taille flexible se cambre
Évoquant le biblique serpent.

C'est pourtant dans cette onde perfide
Que s'apaise ma peur de mourir,
Dans ce vase fêlé que je vide
La citerne du saint Souvenir.

Mais sa profession de foi est dans cette pièce :

Voix qui parcourez le chemin
Où trébuche encor ma croyance,
Déchirez le blanc parchemin
Qui s'offre à votre clairvoyance :

Cueillez la rose et le jasmin
Lorsque la nuit sera plus dense ;
Fermez les yeux sur l'inhumain
Brillant soleil de l'Evidence.

* C'est un hémistiche de Mallarmé, première manière, où il y a deux mots orthographiés autrement.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2362?context=pdf

Montez, montez, montez toujours !
Là-haut se cachent mes amours
Sous le voile errant des nuages.

Baisez pour moi ces nobles fronts
Purifiés par les affronts
Des courtisanes et des sages.

***

Je t'apporte les fleurs de mon île...

La belle promesse ! En somme, cependant, Armand Godoy ne l'a pas encore réalisée. S'il était fils de l'Europe, il serait excusable ; mieux encore, son œuvre connue serait à classer parmi les plus grandes de notre temps. Qui, après René Ghil et sa théorique instrumentation verbale, a osé plus que lui utiliser les ressources encore inconnues de la langue française, et, selon le vœu de Mallarmé, dire au poète de " reprendre son bien à la Musique " ?

Découvertes, certes, et utiles et précieuses, que tous ces rêves étranges et musicaux suscités par la culture française et le commerce de Baudelaire ; mais, enfant d'une autre terre, ayant un autre sang, Armand Godoy ne se doit-il pas à lui-même d'exalter son hérédité ?

Il le laisse, d'ailleurs, entendre :

Ah ! D'autres encor, d'autres chansons et d'autres rêves
Voltigent sur moi comme une troupe de mouettes :
Promesses de mers sans fin, d'inaccessibles grèves,
De cieux plus profonds et de lumières plus secrètes.

Le jour où, comme l'annoncent les *Chansons créoles* et les *Danses cubaines*, il reviendra à la source et en dire le jet limpide et la fraîche saveur, il fera œuvre vraiment personnelle, vraiment nouvelle.

Du reste, toutes ses recherches subséquentes, n'ont-elles pas été jusqu'ici une chimie à deux possibilités : la rénovation ou la destruction de la Poésie ?

Jean-Joseph RABEARIVELO

Tananarive.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2362?context=pdf